

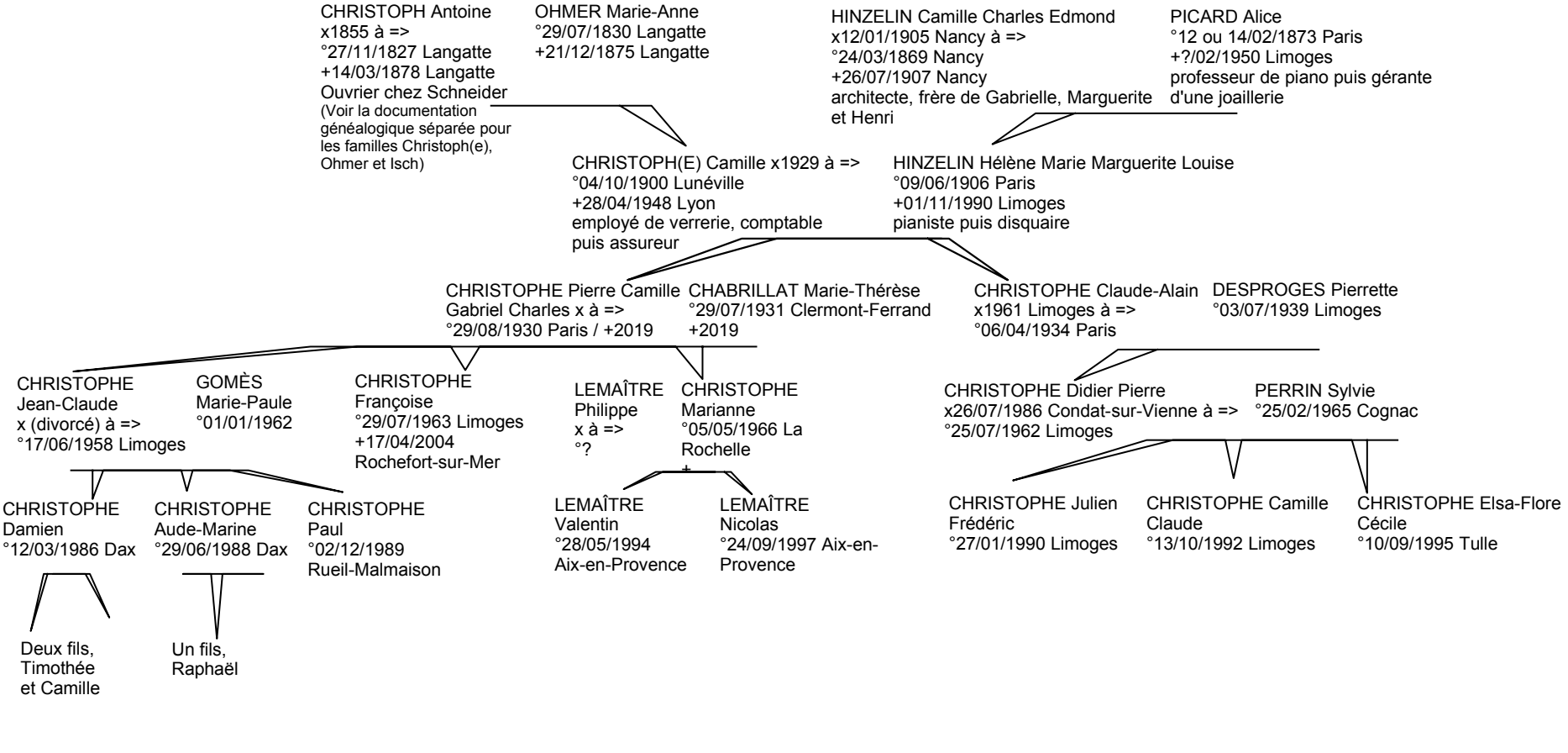
Généalogie de Camille Charles Edmond HINZELIN, du côté de sa mère, Marie Hélène Rosalie RISTROPH, et incluant la famille de sa femme Alice PICARD.

Version d'août 2023 établie par Didier CHRISTOPHE.
 145 ascendants repérés sur 17 générations ; 23 générations avec sa descendance.
 D'après diverses sources internet et les ouvrages de Guy-Jean Michel, *Dictionnaire des verriers de Franche-Comté au XVIII^e siècle*, Antoine Stenger, *Verreries et verriers au pays de Sarrebourg*, Robert Boehm, *Les anciennes populations d'Abreschviller*, Walter Neutzling, *Caspar Raspiller*, Roland Kob, *Die Heimat der Glasmacher: Die Greiner und woher sie wirklich kamen* et les articles de Albrecht Schlageter, « Die Glashütten im Markgräflerland und den angrenzenden Gebieten vom 15. bis 17. Jh. » dans *Badische Heimat* 68 et Alexander Roth dans divers numéros de *Pressglas-Korrespondenz*, ainsi que des contacts avec divers informateurs et autres sources, ces auteurs et informateurs étant toujours cités dans les notes sur les familles.

Généalogie de Camille Charles Edmond HINZELIN, du côté de sa mère, Marie Hélène Rosalie RISTROPH Descendance.

Version d'août 2023 établie par Didier CHRISTOPHE.

145 ascendants repérés sur 17 générations ; 23 générations avec sa descendance.



NOTES sur les principaux noms de famille :

(1) Héléne Christophe-Hinzelin disait les verriers **VERNIORY** venus de Venise au service de Stanislas Leszczynski en Lorraine ; il n'en est rien. Cette ancienne famille verrière suisse est présente depuis le XV^e siècle dans l'ancien évêché de Bâle et le canton de Soleure, où le nom du verrier Werni (" Werni Glaser ") est attesté dès 1450 à Balsthal ; il est bientôt devenu « Varnier dit Ury », et Vernier-Horry dès 1543, alors que la famille a gagné Tramelan dans le Jura suisse. Antoine Stenger, reprenant Gustave Amweg, suppose la famille originaire du canton d'Uri. Un acte notarié atteste que notre " Guellaume Vernie Ory ", époux d'Anna Hintzy, vendit en 1676 son fief, dit de Varnier-Ouris, situé à Tramelan-Haut (aujourd'hui, Tramelan-Dessus) et dont l'abbaye de Bellelay était suzeraine ; il était protestant et signait en français Guillaume Warnourris de Tremeland [Tramelan] ou en allemand Wilhelm Warnuri. Les registres antérieurs de Tramelan ont brûlé. Son arrière-petit-fils Blaise fit construire à Abreschviller un moulin qu'il légua à son fils Jean-Baptiste (aujourd'hui gîte communal). Blaise et ses enfants écrivaient Verniöry avec un accent circonfexe soulignant la diphtongue ; verrier copropriétaire de la verrerie de Soldatenthal, il fut le parrain de la plupart de ses petits-enfants ; son fils Blaise fut receveur fiscal et garde-général des forêts du comté de Dabo, puis commissaire inspecteur des forêts pour l'arrondissement de Sarrebourg après la Révolution. Quelques généalogistes, minoritaires, ont aussi supposé que Blaise Verniöry ait eu ses fils Nicolas et Jean-Baptiste non pas avec Marie Abba (x16/11/1748) mais avec Anne-Catherine PELLECIER ou Pellessier (°v. 1722 Ronchamp, +20/03/1748 Abreschviller, x05/09/1741 Servance), fille de Jean-Baptiste Pellecier (° 19/11/1687 Torgnon, +av. 1728) – lui-même fils de Sébastien Pellecier, cousin des Machet et des Chatrian – et Anne-Marie Schmid (°14/11/1691) – elle-même née de Samuel Schmid (°04/02/1658 Grünwald, +07/01/1733 Miellin, fils du Samuel Schmid veuf d'E. Bachmann et remarié à Anna Weber) et Marie-Madeleine Houg (+28/02/1696). Nicolas Verniory, époux de Rosalie Restignat, paraît descendre de Blaise par Jean-Baptiste (meunier) mais ni par Nicolas et Marie-Anne Jordy (car il est prouvé par les recherches de Michel Vanderperrren que ce Nicolas VERNIAURY [le marié signe Verniory] 19 ans, né à Soldatendal (Meurthe) le 2/3/1782, partit pour l'actuelle Belgique où il épousa Marie Anne Adam à Vönèche en 1801) ni par Antoine (verrier qui commença sa carrière à Soldatenthal puis partit à Sarrelouis, selon Bernard Verlé, et mort après 1817) – les trois frères eurent chacun un fils prénommé Nicolas. S'il existe, l'acte de mariage de Nicolas et Rosalie Restignat, nous assurera de la filiation. Jean-Baptiste Verniory, après le décès de sa première femme Catherine Lelein, se remaria (selon B. Verlé, et si l'on tient compte que Catherine serait morte non pas avant 1809 mais avant 1806 comme l'avance Claude Ludwig, on obtient xx 1806 à Eschenbrenner Marie-Anne, xxx 1807 à Stengre Marie Anne, xxxx 1809 à Simon Marie Cécile).

Nicolas Verniory, époux de Rosalie Restignat, par lui-même.

(2) Cette ascendance de Marie **ABBA** est établie par Pierre Bourgeois qui semble être le seul à avoir consulté son acte de mariage. Pour sa part, G. J. Michel dit Marie Abba (la femme de Blaise Verniöry) fille de Jean Abba et Marie Voineçon. Bernard Verlé la dit à tort petite-fille de Claudon Abba et Eva du Pré par Claude (plutôt que par Dominique ou Didier, tous deux bourgmestres d'Abreschviller) veuf d'Odile Peterman et époux de Anne Marie Marchal (+28/01/1719 Abreschviller) fille d'André Marchal et Jeanne Tisselin, et elle serait alors sœur d'Eve (la femme de Jean Rémy), mais il y a confusion avec Marie-Rose Abba, la cousine de son père. R. Boehm dit de Sébastien Abba que son patronyme est originaire du Piémont italien.

Jean-Baptiste Pellecier, cousin de Sébastien Pellecier.

(3) Il est plus vraisemblable que Jean ou Johann **RASPILLER** (1639-1704) ait été le fils de Michael, installé à Rothwasser, et de mère inconnue (cf. Alice Damien et Pierre Labbaye) plutôt que de Peter Raspiller (°v.1602, +v.1666) – autre fils de Georg et Apponia, mais demeuré à Grünwald – et d'Eva Burger (°v.1605) (cf. Pierre Bourgeois et Colette Chaise) ; la filiation repérée pour Michael à Rothwasser est aussi envisagée par G. J. Michel. La marque de fabrique du maître-verrier Johann Raspiller était un râteau. Il était associé en 1690 dans la fondation de la verrerie de La Caborde, à Fessevillers, à son frère Georges et à Melchior Schmid (leurs pierres tombales existent encore dans l'église). On écrit souvent Rasiplier, voire Rapieler. Pour Peter Raspiller *der Alt*, la graphie Raspichler (voire Raspischler, Rastpichler et Rasiplier) apparaît. Georg (°1570, +1624) serait petit-fils de Peter par Caspar *der Alt* (et Barbe, selon GabrielleChariau) plutôt que par Michael., selon la majorité des sources, dont Neutzling. Des registres paroissiaux et le site internet de l'université de la Sarre les disent gentilshommes-verriers, ce que conteste G. J. Michel ; Michel Marie de Raspiller – petit-fils de Jean (°1639, +1704) et fils de Melchior – procureur et conseiller du roi, gouverneur du château d'Angers, bien intégré dans la noblesse angevine, qualifiait cependant de nobles ses cousins francs-comtois. On a dit les Raspichler originaires de Bohême au XIV^e siècle, ce que semble exclure Walter Neutzling qui présente la verrerie de Hall (Hunelhof) comme étant tenue par des italiens d'Altare avant l'arrivée de Peter der Alt dont le patronyme Raspiller n'est pas attesté dans les environs auparavant : ce verrier vient d'ailleurs et n'a pu arriver que vers 1540. Neutzling indique cependant l'ancienneté du nom dans le Tyrol : un Berthold Raspichler est déjà mentionné en 1337, et un Jakob en 1402 (par Joseph Frenherrn von Hormanc). De ce fait, il faut exclure l'hypothèse d'une altération du nom d'une autre famille verrière, Rospecher, en Raspichler – Bartholomes et Contz Rospecher étaient cosignataires de la charte des verriers du Spessart (Est de Francfort, Hesse) avec le comte de Rieneck, en 1406, et la génération suivante a quitté la région.

Sébastien Pellecier, cousin de Michel Pellecier, à gauche, et de Pierre Pellecier, à droite.

(4) Catherine ou Katharina **GRAISELY** est vraisemblablement la sœur des verriers Gaspard et Jean-Baptiste Graisely, actifs dans le Doubs vers 1645, issus d'une famille venue d'Autriche par le Guldental (région de Bâle, Suisse), ayant dirigé la verrerie St-Joseph à Gänsbrunnen, canton de Soleure. Une généalogie établie par Anne Rouillon (reprise par plusieurs auteurs), mariant Michel Graisely à Marguerite Robichon, et remonte par celle-ci supposée fille de Hans Robichon et Madeleine Houg, à Simon Hug, verrier né v. 1570 près de Soleure, formateur des frères Schmid et fils d'un Simon Hug qui partit en 1560 de Balsthal pour Gänsbrunnen et Schafmatt. Tout cela semble confus, confondant une belle-fille de Michel Graisely avec sa femme, et cela a été invalidé par G. J. Michel – qui suppose simplement Michel Graisely, qu'on sait mort très âgé, père de Catherine (alors que Pierre Bourgeois les croit contemporain). Gaston Denier propose Hans Graisely et Angelica Bartle (nommée Barthe par d'autres auteurs) comme parents de Michel (mais il fait lui aussi erreur sur son hypothétique mariage avec Marguerite Robichon, qui épousa en fait Jean Graisely, frère de Catherine). Selon Gustav Gressel, ils descendraient des Graisl, famille de Bohême dont une branche fut anoblie en 1593 (comtes Kressl von Qualtenberg). J-G Michel suppose la famille originaire du Tyrol et répandue dans l'Allemagne méridionale, notamment en Bavière, dans la deuxième moitié du XVI^e, puis de Forêt-Noire gagnant le canton de Soleure ; il signale un Georg Grassel verrier en 1570 au village d'Eckersberg près d'Arnreit, district de Rohrbach en Haute-Autriche, à la limite de la Bohême (10 km de la Tchéquie) : c'est vraisemblablement de ce côté qu'il convient de chercher l'origine de la famille. On trouve des graphies très diverses pour cette même famille verrière : Gräbly, Gressly, Grezely, Gressely, voire Graessler, Grässel ou Gressel. Le Y final est un ajout helvétique. Les Gressely actifs à Dabo (Moselle) au XVIII^e se disaient de Bohême.

Pierre Laucher, de la verrerie de Gänsbrunnen-Schafmatt.

(5) **SCHMID**, puis **SCHMIDT** et souvent Schmitt, sont les orthographes qu'on trouve selon les actes au fil des générations pour cette famille originaire de Suisse, l'évolution fin XVII^e coïncidant avec l'immigration de contrées germanophones réformées en régions francophones catholiques ainsi qu'à l'obtention de nouvelles concessions de coupes de bois. Selon Jürgen Sterk, le père de Hans qui le premier vint de Brenzikofen à Schafmatt, était Joannes. Dans ses travaux déjà anciens, G.J. Michel repérait comme le premier ancêtre Schmid repéré Peter, frère des verriers Simon, Melchior et Wolfgang (°v. 1580, +v. 1639, x à Ursula Hug) ; Sterk montre que Peter était le petit-fils de Joannes. Peter eut deux fils, Samuel et Peter (parrain de son neveu Melchior). Notre ancêtre Peter Schmid a d'abord été maître-verrier à Schafmatt, paroisse de Welschenrohr dans le canton suisse de Soleure (Solothurn). Notons que sa descendante Marie-Georgine est fille de Joseph Schmitt et Marie-Barbe Fendler, selon plusieurs auteurs dont Michel, mais Verlé l'a prétendue fille de Georg Schmidt et Marie-Madeleine Raspiller – ce sont en fait ses grands-parents. C'est E. de Masi-Nilly qui a publié le nom de Heinrich Christ, beau-père de Peter Schmid. On a cru que l'origine des verriers Schmid pouvait être à chercher en Forêt-Noire, selon le site internet du Pressglas-Korrespondenz (n° de mars 2005), mais on sait aussi que les descendants d'un Peter Schmid, maître-verrier né vers 1510, exercèrent dans le Sud de l'État, tribunal de Balsthal, 4 avril 1827, registres du canton de Soleure, *in* recension des actes anciens imprimée sur décision du tribunal] ; on sait que sa femme était une demoiselle Müller, car son beau-frère Benedikt Müller s'est porté garant d'une créance que Hans contracta en 1573. Peter, dernier fils de Hans resté à Schafmatt après le départ échelonné de ses trois frères vers les verreries de l'abbaye de Sankt-Blasien en Forêt-Noire – et marié à Barbara Christ, une fille de la ferme Tucharandi de Gänsbrunnen –, revendit une partie de ses possessions en 1618 à Wolfgang Allemann (sans doute fils de Jakob Alleman, lui-même gendre de Wolfgang Hug, tous propriétaires à Schafmatt). Condamné en 1622 comme Anabaptiste par le Conseil de Soleure qui lui avait refusé la création d'une nouvelle verrerie en 1614, Peter fut libéré mais ses biens de Gänsbrunnen furent confisqués (sa sœur, condamnée aussi, avait fui de même) ; il partit alors rejoindre ses frères qui avaient fondé la deuxième verrerie de Grünwald. Peter Schmid était citoyen ou bourgeois (" Ausburger ") de Soleure, comme son père (Protocole de l'Etat, 1560). Les quatre frères avaient appris le métier de verrier auprès de Simon Hug et de son frère Wolfgang, ainsi que de Hans Rubischung, lui-même élève des Hug et fils du maître de forge Jakob Rubischung ; encore enfants au décès de leur père (avant1582), ils furent confiés avec les biens de la famille à Simon Hug, le maître de la verrerie, qui prit Wolfgang comme gendre, puis à Hans Rubischung après le décès de Hug et jusqu'à leur majorité. Michel assure qu'ils sont roturiers… même si des registres paroissiaux de Ronchamp (tenus par un membre de la famille) les disent gentilshommes-verriers (ainsi que les Raspiller) ainsi que le prétend une page du site internet de l'académie de Lille en précisant qu'une branche demeurée protestante aurait émigré à Fresnes-sur-Escaut et en Angleterre après 1732. Un neveu de notre ancêtre Melchior (prénommé lui aussi Melchior, fils de Balthasar et de Catherine Greiner) fut anobli en 1720 par l'empereur d'Autriche Charles VI : c'est la branche Schmid von Schmidsfeld. Auparavant, les verriers Schmidt furent si importants pour l'abbaye-principauté de Sankt-Blasien qu'on leur accordât des armoiries dès le milieu du XVII^e siècle (mais pas la noblesse ; diffèrent de celui accordé à Melchior en 1720, l'écu est parti d'argent à la chouette au naturel, arrêtée et perchée sur un mont de sinople mouvant à la pointe de l'écu, et échiqueté de d'argent et de gueule [ou d'argent et d'azurl]. L'ascendance de Hans Schmid (acquéreur du domaine de Schafmatt à Welschenrohr, commune de Gänsbrunnen, canton de Soleure, en 1560) est établie par notre cousin Christian Schmitt.

(6) G. J. Michel suppose Turs **HINTZY**, ou **HINTSET** père – plutôt que frère – d'Anna. Le club des verriers de l'Est confirme : il fut aussi père de Christophe. Il était associé à G. Verniory, M. Schmid et J. Raspiller à Lobschez. Turs Hintzy était protestant. Son contemporain David Hintze, de Stettin, travaillait à Königsberg. C'est une ancienne famille verrière : Ebert Hentze était verrier en 1472 à Lippoldsberg (Rhénanie), signale Klaus Kunze. Hans Heintz (°1523,+1588), de la même famille, était maître-verrier à Langenbach avec les Greiner. L'orthographe est très mouvante et l'on peut considérer que la finale Y est un ajout helvétique.



Portraits de Johann Georg Sigwart, pasteur, professeur de théologie réformée, docteur et recteur de l'université de Tübingen (°15/10/1554, +16/10/1618), petit-fils du maître-verrier Joseph Sigwart (°1480) et fils du magistrat et maire de Winnenden, Michael Sigward (°1507, +03/02/1563, frère aîné de notre ancêtre Johann-Georg), et de Margarete Grüninger (ou Grienenberger, °1522 Winnenden, +1569). Il avait épousé Margarethe Kappelbeck, fille d'un professeur de philosophie de Tübingen. Gravure sur bois par Jakob Lederlein, 1596 ; portrait à l'huile conservé au château de Tübingen, 1604 ; *les armoiries sont celles de la branche aînée.*



(7) Anne (francisation d’Anna Barbara) **GREINER** (ou Griner, selon Michel qui n’a pas identifié ses parents) est issue des GREINER ou **GRYNNER**, verriers souabes actifs en Allemagne dans le Murrardter Wald et le Schurwald (Keiss Göppingen) dès le début du XIII^e siècle, d'une famille verrière connue en Autriche depuis la fin du XII^e siècle. Les parents, grand-père et arrière-grand-père paternels d'Anne sont identifiés par divers auteurs. Plusieurs auteurs, dont Joseph Messer, l'on dite née en 1622 et fille de Melchior Greiner et Euphrosina Kreybold, mais Ekke Burde propose une autre généalogie. En raison des parents qu'elle lui donne, elle décale son année de naissance supposée à 1633 (on trouve aussi parfois 1629), ce qui concorde alors avec la date du mariage de ces parents supposés ; son père serait ainsi Martin Greiner (°v. 1597 Hasel, +01/04/1657) et sa mère, dont on ignore le nom, était vraisemblablement prénommée Magdalena, même si on trouve parfois Margaretha (il y a confusion, car Margaretha est le prénom de la belle-fille de Magdalena). On suppose que son grand-père était Ulrich (°1579, Hasel, +1591 ou 29/10/1654). Reste à trouver comment il se rattache aux arrières petits-enfants de Peter I Greiner (le fondateur de la dynastie, °v. 1415), c'est-à-dire à la génération née autour de 1500. Albert Schlageter retrace la généalogie de cet Ulrich Greiner de 1579 : il serait fils d'Ulrich *der Alter* Greiner (°v. 1530, + 23/04/1591, Kandern) et de Maria Marstaller (« Marstallerin ») ; Ulrich *der Alter* était un des trois frères ayant signé le contrat de fermage de la verrerie de Kandern près de Hasel dans le Markgräflerland (comté de Mark), à l'Est de Lörrach – Ulrich, Sebastian et Hans Greiner, associés à Martin Stölin, prévôt, signèrent un bail de 10 ans le 28/01/1585 avec Hans Conrad, bailli de la seigneurie d’Ulm, et furent admis comme bourgeois de Bâle cette même année (selon Friedr Wehrle et le site Badische-Heimat.de et Vogelbach-Marzell). Ulrich *der Alter* était fils de Ludwig (°v. 1480, +apr.1530 Kandern), lui-même fils d'un autre Ludwig (°v.1440 Nassach, + v. 1504) et ainsi petit fils du maître-verrier Peter I^{er} Greiner (°v. 1400-1415 Nassach), dit Peter I^{er} « Ulrich » selon certains auteurs (et parfois Peter I^{er} « Endress »). La famille des maîtres-verriers souabes Greiner est très documentée : ces verriers exercent notamment à Neulautern (Souabe) en 1430 (source : Musée de Wustenort). De lui naissent Michel et Peter (°v. 1440) lui-même père de Hans I^{er} (°v. 1465 Adelberg-Kolster, Souabe, +1532 Langenbach, Thuringe), Peter et Melchior (nés à Adelberg-Kloster, Souabe), Ils furent tous maîtres-verriers, comme Ulrich (exploitant la forêt de Mainhardt), Peter et Melchior qui exerçent ou naquirent à Stangenbach dans la Souabe v.1460 : cette exploitation est contractualisée en 1505 entre le duc de Wurtemberg et les verriers Friedrich et Melchior Greiner. Une partie de la famille partit au sud de la Thuringe (selon Klans Kunze, Gerhad Greiner, Stephan Scheler et Günter Hansen) : Hans I^{er} Greiner y était un maître-verrier attesté de 1490 à 1525, puis son fils Hans II exerçait en 1520 à Langenbach (avec les Müller) où lui succédèrent ses fils Heinz et Hans III, actifs en 1550, puis on les trouve à Fehrenbach en 1608 (Hans der Klein, °1551, +1629, né de Heinz à Langenbach) et à Lauscha (Hans IV, fils de Hans III) ; une partie de cette branche de Thuringe est revenue fin XVlle en Souabe, à Steinach entre Stuttgart et Schorndorf. Les Greiner restés en Souabe fondèrent successivement (selon Walter Neutzling, Philippe Delavallee et le site swc-cronhuette.de) les verreries de Neulautern (1505), Cronhütte (v. 1535) et Mettelbach en Souabe, puis Weidenbach en Bade du sud, Mattstall en Alsace (en 1556 par Ulrich, venu de Finsterroth au sud d'Heilbronn et descendant du premier Peter Greiner par son petit-fils Melchior), puis en pays de Bitche, Münztahl (1585, aujourd'hui Saint-Louis) et Soucht (1629). Ils sont à Clausthal en 1619. De cette branche est issue une autre Anne Greiner (originaire de Bade, °1646 et +1711, remariée en 1699 à Bastien Kubler, de Walscheid, le beau-père de notre ancêtre Christophe Christophe). En 1580, quatre villes de Souabe, Schorndorf, Winnenden, Waiblingen et Backnang, déposèrent une plainte contre les verreries de Hans Jäger (à Steinbach) et Michael Greiner. Ce Michael est probablement né à Walkersbach où son père Jakob dirigeait la verrerie, comme le rappelle aujourd'hui une plaque commémorative ; il s'est installé à Cronhütte qu'il tenait de Jakob Greiner – son père –, et il est sans doute lui-même le père de Jakob et Christoph, lesquels exploitaient les forêts que le duc Christoph de Wurtemberg (et de Coburg ?) avait concédées aux Greiner en 1563 pour alimenter les verreries de Walkersbach et Cronhütte. La famille Greiner avait alors le quasi monopole de l'exploitation des forêts de Schorndorf à Mainhardt et tenait donc une place prépondérante dans tous les baux verriers de cette partie de la Souabe. Pour l'ancêtre fondateur au début du XV^e, on trouve aussi la graphie Peter Grynner, orthographe qu'on retrouve aussi parfois pour Ulrich, le grand-père d'Anne. Jusqu'au milieu du XVII^e, en Thuringe, en Alsace et en Lorraine, on les dit " Swabische " (de Souabe). A Walkersbach, les Greiner, tous de religion anabaptiste, détruisirent la chapelle catholique et furent inquiétés par le pouvoir : Blasius dirigeait la prière de la communauté, il fut emprisonné à Maulbronn en 1567 et dû se rétracter de l'anabaptisme en 1569 à l'église de Schorndorf par une déclaration qui servit ensuite de modèle pour les cas similaires ; son frère Jakob était un prêcheur réputé. Supposant que c'est cette importante famille verrière qui fonda la première verrerie de Souabe en 1278 à Aichstrut, Roland Kob, dans un ouvrage consacré au *Heimat* des Greiner, les fait alors arriver d'Autriche où ils auraient été en activité dès 1170, venant d'Italie : de la verrerie de l'abbaye de Morimondo Coronato près de Milan, et auparavant d'Aquilée où ils seraient arrivés vers 1090 en provenance de Kranj (ou Krein, d'où le nom de famille Greiner, on trouve d'ailleurs les graphies Kreiner et Krynner au XVe siècle) en Carinthie en Slovénie, ville alors germanophone où la verrerie est attestée depuis le VIe siècle. Dans les premières générations des Greiner Souabes, le plus ancien repéré est Melchior Greiner, né vers 1380, que mentionnent Roland Kob et David Parker, et Serge Wendling en fait le père de Peter I^{erf}. Kob a aussi relevé que vers 1440, un Endress Greiner utilise des armoiries différentes de ses cousins, dans lesquelles les armes des comtes de Wurtemberg sont accompagnées de trois gobelets de sinople en chef. Sur le parcours de cette famille à travers l'Europe au Moyen-Age, voir une note en dernière page de ce document.

(8) Apollonia **SIGWARD** ou **SIGWART** avait deux frères, Thomas (°v. 1570, Steinbach) et Hans (ou Hanssen). Ces deux frères s’associeraient à leur beau-frère Georg Raspiller pour conclure le 22 août 1611 avec Mgr Martin 1er, prince-abbé de *"la Maison des Prières de Saint-Blasien"*, un accord pour la création d'une verrerie dans sa forêt de Grünwald. Les Sigward ou Sigwart, parfois Sigwald ou Sigoire, ont animé de nombreuses verreries qu’au XXe siècle – comme les familles Schmid, Raspiller, Verniory et Greiner. Clevis Sigward est né à Walkersbach, où son père devait être associé à Jakob Greiner avant que ce dernier quitte cette verrerie pour celle de Cronhütte. C'est en 1579 que Clevis Sigwart quitte Steinbach, où il s'est établi et où Apollonia est née, pour Saint-Blasien. Clevis est petit-fils de Joseph (fondateur de la verrerie de Kaiten Strütt à Rudersberg) par le maître-verrier Johann-Georg (qui porte le prénom à son parrain, J-G Sabellicus *alias* le Dr Faust, venu comme " stagiaire " apprendre l'art du verre auprès de Joseph) – et non par Michael. Ce Michael (*1507 ou 1508, +03/02/1563), magistrat, frère aîné de Johann-Georg, fut maire de Winnenden et époux de Margarete Grüninger (*1522 Winnenden, +1569 [fille de Martin Grünigen, °1485, et d'une demoiselle Braun selon Ralph Kunert]), dont les enfants iront vers la université (par Johann-Georg (docteur et professeur de théologie, recteur de l'université de Tübingen), et la magistrature et la noblesse (par Martin, diplomate mort en 1613 à Heilbronn, médaillé par notre roi Henri IV puis anobli en 1600 par le margrave de Bade), sans cependant se couper totalement de l'activité verrière. Il s'agit probablement des descendants du noble Sigewar, dont l'histoire n'a pas retenu le prénom mais qui fonda la " cellule monastique de l’Alb " à l'Est de Fribourg-en-Brisgau en Forêt-Noire et la plaça sous l'obédience du monastère suisse de Rheinau (près de Schafhouse, évêché de Bâle), laquelle fit don des reliques de saint Blaise et imposa la règle bénédictine en 870 ; ce noble Sigewar en cosigna la confirmation de la fondation avec l'empereur Louis le Germanique en 866 ; Walter Neutzling, Otto Penz et le docteur Möricke considèrent ce noble Sigewar comme l'aïeul des lignées issues de Joseph Sigward. Forts de cette filiation, des cousins verriers Sigward, de la branche aînée, se titrent encore en 1672 comtes de Saint-Blasien dans un serment prêté à Mgr Martin, prince-abbé du monastère de Saint-Blasien (ou Saint-Blaise, monastère qui a succédé à la *cella Alba* dès 948) ; leurs armoies sable et or sont alors celles de Martin Sigwart (le conseiller du margrave, +1613). Elles diffèrent de celles habituellement portées par les branches cadettes et suisses de la famille qui ont hérité de celles du chevalier Sigward, *"Der Ritter Sigward"*, un héros de la deuxième croisade (1146-1149) signalé par l'empereur souabe Conrad III Stauffen de Hohenstauffen (voir plus bas). Il pourrait s'agir de l'un des deux frères Albertus et Swigerus Sigewartus, ou du fils de l'un de ces seigneurs mentionnés dans le cartulaire du Württemberg dressé par l'évêque Günther von Speier en 1147. Lothar Sigward, évêque de Minden élu en 1120 et mort en 1140, noble et parent de la lignée des comtes de Schaumburg, serait lui aussi de cette vieille famille du Baden-Württemberg. Cf. Walter Neutzling et le site de Karl et Joseph Sigward. Dominik Siegwart a publié en 2010 des éléments selon lesquels l'origine des verriers Sigwart pourrait être à Akkenmünde, en Frise (Pays-Bas), où Edo Sig-Warth était maître-verrier en 1344, sa succession passant au siècle suivant par la verrerie de Stollberg, dirigée par Michael Sigwart, près de Aachen à l'est de Cologne. Il affirme encore que Clevis Sigwart était aussi dénommé à Walkersbach Dobias Sigwart, et lui attribue des enfants en partie différents de ceux repérés par Roth. *Voir mon fichier pdf spécifique aux Greiner et Sigward*. A noter : certains sites de généalogie confondent le maître-verrier Johann-Georg (*1525) et son neveu théologien homonyme (*1554), ou parfois donnent aux deux la même femme, Anne Milliot, qui fut en fait la seconde femme du verrier (mariage à Rudersberg en 1554), l'universitaire ayant épousé en 1585 Margarethe (ils eurent 17 enfants), la fille de son collègue professeur de philosophie Jacob Kappelbeck (décédé le 14/01/1586 ; ancêtres connus jusqu'en 1310) et de Margaretha Calwer. En désaccord avec les versions précédentes, dans un article paru en 2009 dans *Pressglas-Korrespondenz*, Dominik Sigwart fait descendre la famille des verriers souabes Sigwart d'une famille de verriers homonymes ayant exercé à Akkerwoude en Frise (Pays-Bas) au début du XIV^e siècle : du fait du trop grand nombre de verriers sur le site, en 1344, le jeune Edo a été désigné par le sort comme celui devant quitter la verrerie pour aller en fonder une autre ailleurs ; sur la base de cet aricle qui suppose les descendants établis en Allemagne, François Binkert a établi l'ascendance de Joseph Sigwart (*1480, fondateur de la verrerie de Rudesberg). Sur les Sigward de Souabe au Moyen-Age, voir une note en dernière page de ce document.

(9) Les **RESTIGNAT**, dits originaire d’Auvergne, deviennent marchands-verriers à Soldatenthal (aujourd’hui Grand-Soldat à Abreschviller). Nicolas est déclaré à la naissance en 1682 sous le nom de son père : Rastignac. Puis il y a altération ; certains membres de la famille on conservé ou repris le premier A de Rastignac, comme Marie-Anne Rastignat, mère de l’écrivain Alexandre Chatrian – petite-fille du couple Restignat-Schmitt par Nicolas-Antoine, et du couple Verniory-Abba par Marguerite-Elise.

(10) Éva **DU PRÉ** est assez unanimement reconnue fille d’Anthoine Du Pré et Hinda Labour, mais Meyer, sur le site geneanet, et Boehm la disent fille de Nicolas Duprey et Marguerite Pierron.

(11) Ces **HEITZ** ou, au XVIIIe, HEIZ, originaires de Hultehouse en Moselle, sont aussi des ancêtres de Camille Christophe, par Antoine, fils de Wilhelm (ou par francisation, Jean-Guillaume, né v. 1625) – généalogie établie par Bernard Deviller, datation précisée par Patrice Eymon. Les parents d'Anne Marie, épouse Lelín, ne sont pas connus.

(12) Les **LELIN** ou **LELEIN** sont originaires de Mittelbronn, où l'hôtelier Daniel fut maire ; c'est son fils Nicolas, initialement laboureur puis cabaretier à la suite de son père, qui investit le premier dans la verrerie, en acquérant une part de la verrerie de Mittlebronn, ce qui explique qu'ensuite le petit-fils Daniel put s'associer dans celle de Soldatenthal (Grand-Soldat, à Abreschviller).

(13) Jean-Baptiste **RISTROPH** (mort en 1854), "surnommé *le prince* à cause de sa grande fortune", apparaît dans le roman de Erckmann-Chatrian *Les deux frères*, où il a aussi servi de modèle au personnage du négociant et patron de scieries Jacques Rantzau – c'est bien lui *Le Prince*, et non un certain Joseph Ristroph [trop jeune car marié en 1836 à M.-J. Stenger] comme l'a prétendu Boehm). Jean-Pierre Bourmique rejoint B. Verlé pour l'année de naissance : 1782. Ainsi que le précise J.-P. Bourmique, le père, Pierre Ristroph (parfois Ristroff) est l'époux de Marie Madeleine Delaval et non d'Elisabeth Bourmique (contrairement à ce qui a pu être publié sur internet, celle-ci est la femme d'un certain Jean Pierre Ristroph – pas d'enfant connu). Il s'agit certainement d'une branche de la famille Ristrophe (on trouve aussi les graphies Ristrop, Ristrophe ou Rystroffe) établie dans les Vosges depuis le XVII^e, puis dans la vallée de la Sarre au XVIII^e. Le patronyme est demeuré très rare. Hélène RISTROPH, qui prétendait son père Constantin comte Ristroph de La Tour, était sœur de Joseph Constantin Ristroph, verrier (selon B. Verlé) marié à Henriette Loritz (de Nancy, fille du directeur de l'école professionnelle), et de Félicie, mariée à Auguste Petit. Selon Boehm, le premier Ristrophe / Ristroff arrivé à Abreschviller fut Joseph, marié vers 1737 à Ève Mangin (Joseph et Ève sont les parents de Joseph et Simon) ; il était fils de Léopold Ristroff, de St-Pierre-la-Roche (Bas-Rhin), probablement né vers 1670. Aucune parenté n'est à ce jour établie entre ce Joseph Ristroff et notre ancêtre Pierre né vers 1757. Données INSEE concernant la famille Ristroph. De 1891 à 1915, il y a eu en France dix-huit naissances sous le nom de Ristroph : deux en Meurthe-et-Moselle et deux dans l'Allier de 1891 à 1915, trois à Paris de 1916 à 1940, deux à Paris et deux dans l'Allier de 1941 à 1965, trois à Paris, deux dans l'Allier et deux en Creuse de 1966 à 1990. Dans la même période de cent ans, il y a eu neuf naissances de Ristrophe, toutes dans les Vosges. Les noms Ristroff et autres graphies n'ont plus de représentants depuis le XIXe siècle. Aux U.S.A. se trouvent d'autres branches Ristroph et Ristroff.

(14) Les **BOURNIQUE** apparaissent dans les registres d'Abreschviller avec Nicolas l'Ancien (°v. 1648) ; certains membres de la famille ont travaillé dans le verre à la fin du XVIIIe, où Pierre Bourmique était dans la période fournisseur de la cour de l'électeur de Saxe pour la verrerie et possédait un moulin à polir le verre.

(15) Les **MALER** ou **MAHLER** sont une autre famille verrière : Thomas et Johann furent les associés de Clevis Sigward à la création de la nouvelle verrerie dépendant de l'abbaye de St-Blasien en 1579, puis Georg Mahler (probablement petit-neveu d'Anna-Catharina) fut associé à ses cousins Thomas Sigward et Apollonia Raspiller, en 1645 dans la verrerie de Grünwald ; et Ulrich, fils d'Ulrich, épousa Magdalena Sigward (nom féminisé en Sigwarthin). On ne sait pas quelle fut la vie de Hans. Selon Dominik Siegwart, ces verriers Maler / Mahler sont venus de Kandern, cironscription de Lörrach (Bade-Wurtemberg) près de Bâle. Ulrich, Hans et Johann sont nommés à la fondation de la verrerie de Blasiwald comme venus de la verrerie Wambach à Kandern (contrat du 14/10/1597 avec Martin 1^{er}, abbé de Sankt-Blasien) ; Ulrich faisait figure de maître de verrerie et signait les contrats, certains chercheurs semblent supposer qu'il ait été le père et non le frère aîné. C'est en tout cas à Steinbach que Clevis Sigward épousa Anna-Maria : la famille était déjà en Souabe en 1568. Albrecht Schlageter, dans *Badische heimat* n°68 (1988) repère à la verrerie de Rotteln dite aussi verrerie de Hägelberg (sur le fief des margraves de Rötteln, dont dépendait aussi Kandern à 6 km) dans les premières années du XVI^e un verrier dénommé Cordati Maler et une femme dénommée Margreth Malerin. Cordati est probablement une déclinaison du bas-latin Cordatus ou Cordatius, et possiblement le Cuntz (diminutif de Conrad) verrier mentionné à la même verrerie un peu plus tard ; et Margreth (qu'on trouve écrit aussi sans le h final) porte le nom de Maler féminisé en Malerin : Maler est donc le nom de son mari et non pas le nom du métier de celui-ci (Maler = peintre). Ce pourrait être assez probablement les parents de la fratrie d'Anna-Catharina, puisque ce sont les seuls de ce nom de famille mentionnés dans les documents de cette période rapportés pour les verreries de ce coin de Bade ; mais Anna-Catharina semble née vers 1545 (son fils Thomas naît en 1570 et Apollonia en 1573), ce qui implique Conrad et Margreth auraient eu cette fille respectivement environ 60 et 55 ans, ce qui semble bien tard ; mais peut-être Conrad s'est-il remarié, ou sont-ils les grands-parents.

(16) Le maire d'Abreschviller en 1687 est Nicolas **FALTOT** (°v.1635, +27/06/1692 Abreschviller), père de Hans-Oulry (propriétaire d'une scierie, celui-ci y laissa son prénom comme toponyme). C'est R. Boehm qui établit la filiation avec Chrétienne. Et c'est bien avec elle que Nicolas Bourmique a eu Madeleine, avant son remariage avec Anne Schwanger (fille de Barbe et Benoît Schwanger, charbonnier calviniste).

(17) Dominique **HOUART***dit Mangin* (père aussi de Catherine mariée à Jean-Oulry Faltot, le frère de Chrétienne), a épousé Marie Huraud à Saint-Sébastien de Nancy. Il est le fils d'un boucher de Nancy, Dominique *dit Mangin* : cette hypothèse, confortée par les données de Claude Ludwig Faltot, est prouvée par Boehm.

(18) C'est bien Elisabeth **LACHMANN**, et non Bachmann. Jean-Jacques Lannois de Falleur a précisé sur le site schmidverriers que l'erreur provient de la graphie gothique du L, portant à confusion avec le B. Il s'agit d'une famille de verriers.

(19) Noël **PETT** ou **PETER**, aubergiste, était le bourgeois le plus fortuné de Dabo, dont il fut maire. Son autre fille Jeanne épousa Jean Frédéric Jaeger (dont le père Jean-Hulrich, notaire et receveur du comté, devint l'homme le plus riche de la ville après la mort de Noël Pett) ; le grand-père Hans-Reinhardt Jaeger était bailli du comte de Dabo, et fils de Hans, le boulanger du château de Dabo, qui avait acquis la verrerie de Thomasthal à Abreschviller ; les armoiries de ces Jaeger sont connues). Noël Pett et sa femme Jeanne Schmitt *alias* Marchal comptent ainsi, par Jeanne, parmi les ancêtres de Camille Christophe – époux d'Hélène Hinzelin.

(20) Les **MÜLLER** sont une famille de verriers suisses attestée depuis le XV^e siècle : un Bendicht Müller, associé à Johan Hensli, est cité dans une archive de Soleure en 1472, et ce nom de famille apparaît dans divers actes verriers du Jura suisse dans la période 1450-1480. E. Probst relève qu'en 1500, un Müller est membre de la confrérie de Sainte-Agathe à Klus, guilde de verriers de la seigneurie de Falkenstein près de Soleure, au titre de la verrerie d'Oeensingen (cf. Probst, *Ortskunde von Oeisingen*). Plus tard, Benedikt Müller est cité comme beau-frère et témoin dans un emprunt souscrit par Hans Schmidt auprès de l'Aumonerie grand-bourgeoise de Soleure pour la fête des Rameaux de 1573. Et en 1897, ce sont encore des frères Muller (d'un rameau lorrain de la famille, et anciens ouvriers décorateurs d'Emile Gallé) qui rachètent à la famille Hinzelin la verrerie de Croismare près de Lunéville, première base d'une importante fabrique d'objets en pâte de verre de styles Art nouveau puis Art déco.

(21) Fleurette **BRILLE** (°16 août 1835 à Château-Salins, Moselle, + apr. 02/1873), épouse de Mirtil Picard, tous deux de confession juive, est la mère de Alice (*12/02/1873 Paris 3ème, épouse de Camille Hinzelin), Jeanne (*30/01/1872 Paris 3ème, + 29/04/1953, épouse de Gabriel Maupoix), Ernest, Berthe et Marguerite. Le nom de famille est régulièrement orthographié Brille, mais comporte un seul L (Brile) dans l'acte de naissance d’Alice. La table décennale de mariage de Château-Salins indique Mirthil Picard et Fleurette Brille à la date du 25 décembre 1860 (1860 ? le dernier chiffre est coupé par la massicot lors de la reliure, mais la graphie semble celle d'un 0; ils avaient alors 28 et 25 ans). Fleurette Brille est très probablement de la fratrie de Moïse Salomon (*1820 ou 1823, +1893), Apollinaire (*23 juillet 1826, Château-Salins), Jeannette (*16 octobre 1827, Château-Salins), Jeanne (*15 août 1829, Château-Salins, x Albert Lièvre), Caroline (*30 juin 1831, Château-Salins), et enfin de Mayer Brille (*2 août 1833 à Château-Salins, +23 juin 1901, négociant de tissus à Château-Salins puis à Nancy), à moins qu'il y ait des cousins germainis : un Salomon Brille est porté sur les tables décennales de Château-Salins comme décédé 2 janvier 1860, hors de la commune, mais on peut penser qu'il n'y avait qu'une seule famille Brille à Château-Salins vers 1820-1860. Pierre Christophe dit Fleurette sœur d’Alice et Lucette. Fleurette, Jeanne et Mayer ont tous trois opté pour la nationalité française en 1872. Les parents de Fleurette seraient probablement Moïse BRILLE [probablement un colporteur venu de Uffholtz en Moselle, né vers 1775-1782, il est décédé la 6 octobre 1855 à Château-Salins] et Goton (ou Marguerite) MAYER qui serait née vers 1793 à Hollenbach en Bavière, et qui eux n'apparaissent pas dans les tables décennales de Château-Salins mais se seraient mariés en 1820 ou peu après). Moïse Brille était semble-t-il veuf de Sara Jacob décédée en 1811, dont il aurait eu Jacob (*1810, +1878) et Abraham Léon (*1 février 1811 à Uffholtz, Haut-Rhin, selon Michel Burckel). Les Brille de la commune de Donnelay sont de la même famille, et l'un des fils de Moïse s’y est établi.

(22) Ces **PICARD** sont installés à Paris dans le 3ème arrondissement dans le milieu des années 1860. Mirtil ou Mirthil ou Mirtile PICARD (on trouve les trois graphies dans les actes, mais il signait Mirtil) est né en 1832 (+ apr. 02/1873), il était négociant à Paris 3ème, résidant avec sa femme Fleurette Brille au 8 rue des Filles du Calvaire, vers 1866-1873 (mariage en 1860 à Château-Salins). Son frère Adolphe, d'un an plus âgé (*1831), fut aussi commerçant : il est peut-être cet Adolphe Paul Picard, fils de Bernard Picard, bijoutier, et d'Adèle Descartes, et époux d'Hélène Decraps, associé à son beau-père et à sa belle-famille comme employé bijoutier de 1853 à 1859 dans un magasin sis rue Richelieu, Paris 1er. Y a-t-il un lieu avec cet autre Adolphe Picard qui fut bijoutier rue Montorgueil à Paris et vendit en 1847 son atelier à Louis-François Cartier, fondateur de la célèbre maison parisienne ? Les Picard en Alsace et Lorraine sont une famille juive, probablement installée au XVIIIe siècle, peut-être issue d'une famille juive immigrée en Alsace au début du XVIIIe, et dont le nom provient d'une francisation de Bickert (le premier immigré connu et fondateur des familles Picart d'Alsace-Lorraine étant Liebmann Bicke, à Francfort, début XVI^e, selon Catherine Garson).

(23) C'est à Nancy que " le sieur **HINZELIN** " (Nicolas) acquit en 1830 la librairie de Pierre Louis Demay puis après 1836 l'imprimerie de Jean-Baptiste Haener (imprimeur du roi sous Louis XVI, puis imprimerie nationale). Il se classait en 1848 parmi les républicains, et son journal fondé en 1839 fut le seul de cette tendance qui ne fut pas interdit dans l'Est sous le Second Empire (il fit plusieurs fois l'objet d'avertissements). Il semble qu'il ait eu trois enfants mâles, dont deux, Alfred et Victor, connurent la fortune, alors qu'Alphonse, notre ancêtre, resta un bourgeois plus modeste. Les deux fils d'Alfred Hinzelin (*1844, +1896), Jacques et Ernest, furent privés de leur héritage par le legs que fit leur père aux Hospices de la ville de Nancy ; leur mère contesta le testament mais ne put récupérer, sur une fortune estimée à plus d'un million de francs or, que le château de Saurupt acquis pour 370.000 francs en 1894, assorti d'une rente mensuelle de 2000 francs, tandis que les Hospices conservaient 700.000 francs. La veuve d'Alfred Hinzelin, Barbe Joséphine L'Huillier ou Lhuillier (étudiée par Claude Mathieu et Roland Cornebois), se remaria en 1894 à Jules Villard dont le fils unique Pierre Villard ne put achever ni le lotissement du parc de Saurupt ni l'édification d'un orphelinat souhaité par sa belle-mère : le château a laissé place à l'École des Mines, après l'arrêt en 1939 du projet de construction d'un orphelinat de 339 lits sur les fonds de la Fondation Hinzelin-Lhuillier ; « Dés Mars 1930, une convention avait été conclue entre la Municipalité de Nancy à qui avait été fait le Legs Hinzelin-Lhuillier et les Hospices Civils de Nancy. Or, les travaux de construction de l'orphelinat n avaient démarré qu'en 1937 et entre temps les prix de la construction avaient augmenté : ce qui explique que les ressources primitivement prévues devaient se révéler insuffisantes » cf. professeurs-medecine-nancy.fr. Le parc de Saurupt (dit aussi Clos Hinzelin) fut en partie loti et Barbe Joséphine L'Huillier, veuve Hinzelin devenue Mme Villard, joua un rôle très important qui préfigurait le parti architectural art nouveau de ce lotissement en fixant les règles d'occupation du terrain. Ernest Charles Victor Benjamin Hinzelin (*1837, on disait Victor), " publiciste ", autre fils de l'imprimeur Hinzelin, devint propriétaire-directeur du journal *L'Impartial de l'Est* à la mort du père – et son frère Alphonse ne put dès-lors rester le rédacteur-gérant –, puis il acheta en 1888 le château de Champigneulles près de Nancy, sur les terrains duquel il fonda la brasserie Champigneulles en 1897 ; ce Victor Hinzelin, encore vivant en 1909, avait épousé en 1866 à Gerberville Eugénie-Sidonie Noël (*1845, c'est une cousine de sa belle-sœur B. J. L'Huillier, cf. site internet de l'académie de Nancy). Si pour l'aîné des fils de Nicolas, Jacques Alphonse (*1834, +1911), Jacques est le prénom dont la mémoire a été conservée dans la famille, Alphonse est celui qui figure dans la chapelle funéraire Hayen-Hinzelin du cimetière de Malzéville et sous lequel il était connu comme rédacteur-gérant du journal républicain *L'Impartial de l'Est* (encore rédacteur du *Moniteur de la Meurthe* en 1859, il est rédacteur de *L'Impartial* dès 1861, puis rédacteur-gérant de 1863 à 1871). Le livret de famille de son fils Camille mentionne bien Jacques Alphonse. Nicolas Hinzelin eut aussi une fille, Élisa Léonie (*1839, +1887) qui est enterrée dans la chapelle familiale à Malzéville, avec son frère Alphonse, son neveu Camille (architecte, mort de septiciémie après une chute de cheval, et père d'Hélène), ses grand-parents maternels Nicolas Hayen et Elisabeth Miston et son oncle Claude Hayen. Le fondateur de la famille est Jean Jacques Hinzelin (*av.1620), si l'on croit Alain Vassé, plutôt que Jacques, comme le prétend Cédric Toutet (qui fait erreur sur le nom de l'épouse, Sébastienne Biclôt). On sait qu'un autre Alphonse Hinzelin, agent général des écoles puis inspecteur de l'enseignement primaire, signa et publia à Nancy une géographie de la Meurthe (1857) puis des abrégés de géographie (1859) et d'histoire (1868) ; ces deux Alphonse Hinzelin furent membres de la Société d'archéologie lorraine dès sa fondation en 1859 (le nôtre y resta jusqu'en 1886). La chapelle funéraire de la famille Hayen-Hinzelin, rentiers à Malzéville, portant la signature du marbrier G. Martin (avec des vitraux de Charles Najean), est recensée par le Ministère de la Culture ; la concession perpétuelle a été acquise en 1879 par Claude Hayen (*04/11/1809,+1884), et la chapelle peut vraisemblablement être daté d'avant sa mort (elle pourrait être de 1883 et non de 1886 comme l'ont supposé par erreur de lecture Louise Jacqué et Martine Tronquart dans leur fiche de l'Inventaire général du patrimoine culturel, publiée dans la base de données Mérimée ; elles lisent le monogramme HM dans le cartouche, peut-être pour Hayen-Miston, à moins qu'il ne faille y voir un seul H correspondant aux noms portés en bandeau, « Famille Hayen-Hinzelin»). Le fondateur de la famille est le vigneron Jean Jacques Hinzelin (*av.1620), si l'on croit Alain Vassé, plutôt que Jacques, comme le prétend Cédric Toutet (qui fait erreur sur le nom de l'épouse, Sébastienne Biclôt).

Armoiries des familles verrières de la parentèle

Généalogie de Camille HINZELIN, du côté de sa mère, Marie Hélène Rosalie RISTROPH
Version d'avril 1923 établie par Didier CHRISTOPHE.
145 ascendants repérés sur 17 générations ;
23 générations avec sa descendance.



du côté CHRISTOPHE. On en trouvera mention dans le pdf présentant la généalogie d'Antoine Christophe.

À propos des anciens SIGWARD : "Au milieu du 9^e siècle, le noble Sigewar, qui serait notre plus ancien ancêtre identifié, fonde la cellule de l'Alb en la rattachant à l'abbaye de Rheinau. Cette cellule deviendra la Maison des Prières de Saint-Blasien, un lieu charnière pour notre famille... Aujourd'hui encore, sur les pentes du Feldberg entre Rhin et Danube, les vieilles gens de Forêt Noire racontent que ce pieux personnage aimait la compagnie des petites filles. Comme il était, ma foi, un très gentil seigneur, les paysans l'approvisionnaient eux-mêmes en chair fraîche... Rien à voir cependant avec Gilles de Rais ! Il ne tuait pas... il adoptait. D'où une parentèle compliquée à l'extrême.

Plus tard, un chevalier, der Ritter Sigward, descendant de l'édifiant pédophile, se rallia à la deuxième croisade conduite par Conrad et Louis VII de France. Au cours de cette expédition, les Sarrasins s'étaient emparés d'une forteresse chrétienne ; il fallait la reprendre. Devant les remparts, le choc entre les cavaliers était d'une sauvagerie tel que Sigward perdit son destrier tué sous lui. Un adversaire, le voyant pied à terre, le chargea. Bien campé sur ses jambes, der Ritter enfonça son épée jusqu'à la garde dans le ventre du cheval. Monture et cavalier ennemi tombèrent sur lui. Son arme était brisée. Réussissant à se dégager, il s'empara du sabre recourbé du Sarrasin empêtré dans ses harnachements et lui trancha le cou. Le cimenterre à la main, il fut le premier à franchir la porte de la forteresse, décollant tête après tête. Le soir de la bataille, l'empereur Conrad aurait alors déclaré devant tous les chevaliers : Sigward, tu mérites bien ton nom ; tu es vraiment le Sieg Wärter = le gardien de la victoire. A noter que le plus ancien blason connu de la famille est un rébus illustrant cette histoire. Un bras armé d'un cimenterre, équivalence graphique de Sieg = victoire + bras armé sortant d'une tour, équivalence graphique de Wärter = gardien = la tour. [...] La branche suisse Sigward a repris ce blason avec quelques différences selon les agnats. La fiche représentée est celle déposée aux archives de Lucerne." (Extraits du site internet de Karl et Joseph Maria Sigward : karlsig.fr)

Les pérégrinations des GREINER du XIe au XVIe siècles. Les membres de la famille Greiner, comme toutes les autres familles de cette profession, ont dû, à chaque génération, trouver de nouveaux lieux d'exploitation, car si certaines verreries ont pu se maintenir pendant plus d'un siècle en exploitant les forêts environnantes, il fallait néanmoins penser à placer les enfants, à développer de nouvelles perspectives économiques et à améliorer les conditions de production. On voit donc que chaque verrier, du moyen-âge au XVIIIe siècle, c'est-à-dire avant l'industrialisation, a travaillé au cours de sa vie dans deux ou trois lieux différents, restant rarement là où il avait appris le métier.

Roland Kob, dans son livre *Die Heimat der Glasmacher: Die Greiner und woher sie wirklich kamen*, retrace le parcours des verriers Greiner en remontant dans le temps depuis le XV^e siècle. Il les trouve alors implantés en Souabe, dans la vallée de Nassach et dans les forêts environnantes, au sein d'une aire comprenant une partie du secteur Neckar et ses affluents Murr et Rems, et dont le centre semble être du côté de Schorndorf, s'étendant jusqu'à Tübingen et même Herrenberg au sud-ouest, Weinsberg au nord-ouest et Mainhardt au nord, Göppingen au sud-est, Bad Boll au sud ; on peut situer l'épicentre de cette zone d'influence dans le triangle composé par Waiblingen, Murrhardt et Loch. Ils y ont bénéficié de la protection des abbayes de la région (Bebenhausen, Adelberg) aux XIII^e et XIV^e siècles puis des comtes et ducs de Wurtemberg, obtenus au XV^e l'exclusivité de l'exploitation verrière des forêts duciales. De là, les Greiner ont essaimé au sud de la Forêt Noire et dans le Markgräferland, vers 1500 Zell et Kander d'où ils commerçaient avec l'Alsace et avec Bâle, puis, vers 1580 à Sankt-Blasien (mais peut-être dès 1424), mais aussi vers le lac de Constance. Dès environ 1500, Hans I^{er} Greiner et une partie de ses enfants quittent la Souabe pour la Thuringe à environ 200 km au nord-est et s'installent durablement à Lauscha et Steinach. Mais jusqu'au milieu du XVI^e siècle, les verriers Greiner dépendaient du bon vouloir des abbayes (et ce sera encore le cas de Guillaume Verniory, verrier à Tramelan en Suisse dans la seconde moitié du XVIII^e, et qui tenait le fief qu'il exploitait d'une abbaye). On sait qu'ils étaient liés jusqu'en 1361 à l'abbaye bénédictine de Kloster Adelberg au sud de Schorndorf (à cette date, la destruction de l'abbaye par les flammes leur permit de s'affranchir de cette tutelle et de renforcer leurs liens avec les comtes de Wurtemberg). Auparavant, Kob a trouvé leur trace à l'abbaye de Bebenhausen au nord de Tübingen : il atteste qu'un Endress Greiner y vivait en 1250 comme convers avec d'autres membres de sa famille et qu'il utilisait les armoiries de gueule ondes d'argent qui ont été maintenues par la suite dans la famille. Si l'on n'a pas trace que Bebenhausen ait disposé d'une verrerie, on sait que la première attestée en Souabe fut autorisée en 1278 à Aichstrut dans le Welzheimerwald. Bebenhausen était un monastère cistercien rendant hommage aux ducs de Souabe, les Staufen. Kob remonte donc la piste à travers les possessions des Staufen et de leur parentelle (Babenberg et Wurtemberg), retrouve la trace des Greiner en 1209 à Unterweissenbach en Haute-Autriche (c'est là qu'ils auraient adopté leur blason, selon Kob.). Si des verriers exercent près des religieux de Unterweissenbach, selon l'usage de l'époque, c'est qu'ils ont été autorisés à quitter le fief d'une autre abbaye, en l'occurrence celle de Baumgartenberg en Autriche, elle aussi cistercienne comme Bebenhausen. Or la fondation monacale de Baumbartenberg date de 1141, et l'on sait qu'entre 1162 et 1170, l'abbaye cistercienne italienne de Morimondo Coronato y a envoyé des moines et des artisans : Kob pense que des verriers de Morimondo ont ainsi gagné l'Autriche. L'abbaye de Morimondo ayant été fondée en 1134 par la volonté d'un abbé cistercien par ailleurs prince Babenberg ; il fallait bien que les verriers appelés à Morimondo viennent de quelque part, et Kob suppose qu'ils sont arrivés d'Aquilée, à l'est de Venise. Ils auraient été appelés à Aquilée vers 1090, alors que le patriarche d'Aquilée Ulrich von Eppenstein (petit-fils de Beatrix de Souabe et cousin des Babenberg) voulait redonner son lustre antique à sa ville, ancienne capitale du commerce du verre à l'époque romaine impériale. Le patriarche était fils et frère des ducs de Carinthie dont la capitale était Krein (aujourd'hui Kranj), province de Carniole, dans l'actuelle Slovénie) où l'on parlait le haut-allemand et où l'on utilisait déjà les noms de famille : de là viendrait le nom de Greiner, qu'on écrivait encore parfois au XV^e siècle en Souabe Kreiner ou Krynner. L'archéologie a révélé l'existence de fours de verriers à Kranj dès le VI^e siècle de notre ère, on y faisait notamment des cives de vitrail du type que l'on peut encore voir dans des églises de Ravenne : Roland Kob en déduit que la dynastie Greiner était déjà une famille de verriers dès cette époque en Carinthie. Plusieurs Greiner, descendants de ces lointains ancêtres, sont maîtres verriers en ce début de XXI^e siècle, en Bade-Wurtemberg et en Thuringe. Mais selon diverses autres sources, des Greiner étaient déjà présents en Souabe avant la période que Roland Kob estime être celle des verriers Greiner dans la région, au milieu du XIII^e siècle.

QUELQUES VERRERIES, noms de lieux, paroisses et communes :

En Souabe (Wurtemberg, Allemagne), se trouvaient de nombreuses verreries, dont celle du lieu-dit Kalten Strütt à Rudersberg (fondée par Joseph Sigward vers 1500 et où il reçut le Dr Faust comme stagiaire en 1525... mais on sait que dans la même commune il y avait déjà une verrerie en 1280), celle Steinbach et de Walkersbach situées toutes trois sur un arc allant de 15 km au Nord à 10 km à l'Est de Schorndorf ; elles étaient d'ailleurs tout autour de la ville de Schorndorf, comme celles de Nassach et Adelberg-Kloster au Sud, Neulautern et Stangenbach près de Wüstenrot au Nord-Ouest, de Cronhütte au Nord-Est et de Mettelbach vers Mainhardt... mais les verreries de la montagne Souabe ont été trop nombreuses pour être toutes citées ; elles étaient sises principalement autour de la ligne Mainhardt-Murrhardt-Schorndorf, où subsistent encore de vastes forêts sableuses.

En Forêt-Noire (Bade, Allemagne), l'exploitation d'une première verrerie de l'abbaye de Sankt-Blasien fut autorisée par l'abbé Johannes II en 1424, pour un maître verrier prénommé Kuonrat et venu de Guggisberg. Par la suite, la verrerie de Blasiwald (1579-1684) était sur la paroisse de Sankt-Blasien (ou Saint-Blasien) qui fut le fief des Sigward depuis le milieu du IX^e siècle (ils y étaient encore nobles seigneurs et verriers fin XVII^e) ; la verrerie de Grünwald (active de 1611 à 1715) était sur la paroisse de Gundelwangen où sa fondation fut autorisée et confiée à Peter et Wolfgang Schmid par l'abbé Martin I^{er} qui sa concession au profit de Samuel Schmid et de ses associés fut signée par l'abbé Franz I^{er}. Toujours en Forêt-Noire, la verrerie de Rothwasser (1634-1706) à Altglashütten, paroisse de Saig. Blasiwald, Grünwald et Rothwasser sont toutes trois situées à une dizaine de kilomètres au Nord-Est de Sankt-Blasien ; au centre du triangle qu'elles forment se trouve Aule dont la verrerie, plus récente, où huit des dix places appartenaient aux Sigward. À l'Est de Lörrach, celle de Kandern était sur le territoire de Hasel (près du village de Wambach), et dépendait du bailliage d'Ulm. Un acte entre le chevalier Heinrichs von Stein et Konrad et Burkin Schirer (un nom de verriers) en 1321 semble indiquer qu'il y avait alors déjà des verreries en Forêt Noire.

En Suisse, se trouvaient notamment celles de Lobschez à Soubeby près de Chatey, de Tramelan dans le Jura suisse, de Court-Chalut et de Gänbrunnen près de Schafmat, entre Balsthal et Welschenrohr dans le canton de Soleure (selon qu'ils étaient catholiques ou anabaptistes, les verriers du Dünnerthal étaient baptisés dans l'un ou l'autre village). Au cours du XVII^e siècle, le Conseil de Soleure comme le prince-évêque de Bâle entreprirent de réduire les concessions forestières aux verriers trop consommateurs de bois, pour développer une métallurgie de précision dont sortiront les montres suisses un siècle plus tard.

Dès lors, **en Franche-Comté** furent accueillis des verriers suisses ; Chatey constitua l'un des principaux points de passage entre la Suisse et la Franche-Comté pour plusieurs générations de verriers. La verrerie de La Caborde (1690-1716) était à Fesservillers, dans le Doubs ; sa fondation fut autorisée par le baron de Montjoie de Hirsingue. En Haute-Saône, on trouvait, entre autres, la verrerie de Ronchamp (1706-1731) et celle de Servance plus près des Vosges (Blaise Verniory y travailla).

En Moselle, la verrerie de Soldatenthal, aujourd'hui Grand-Soldat, à Abreschviller, fonctionna de 1723 à 1842 ; dans la même commune se trouvait celle de Thomasthal, acquise en 1621 par Hans Jaeger, un ancêtre du côté des Christophe ; dans le même comté se trouvaient plusieurs autres verreries, dont celle de Valérysthal qui reprit les employés lors de la fermeture de Soldatenthal, celles de Harreberg à Dabo et de Leutenbach ou Lettenbach à Saint-Quirin.

Ce n'est là qu'une toute petite partie des nombreuses verreries dans lesquelles les artisans de notre parentelle durant les cinq derniers siècles.

N. B. Lorsqu'un lieu de naissance, de mort ou d'activité, est une verrerie identifiée, dans ce document son nom est mentionné seul ou accompagné de celui du chef-lieu, commune ou paroisse. Les déplacements de verriers entre ces lieux (et les nombreuses autres verreries qu'investit la parentelle) se sont faits pour trois causes principales : l'épuisement des concessions de coupes de bois, nécessitant une nouvelle fondation par l'obtention d'une nouvelle concession ailleurs ; la limitation du nombre de parts sociales (et de pots à fondre le verre) en association sur un même établissement, imposant le départ des enfants des maîtres-verriers après leur formation ; enfin, l'effet conjugué des conversions familiales et des intolérances décrétées entre catholiques et protestants.